

ABONNEMENT UNAN (50) 15 C^{MES} LE N^O 2

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA PETITE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

LE BALLOTAGE DE BRUXELLES

MALOU



GRAUX

HAZER

CHACUN SON TOUR !

ABONNEMENT :
Un an fr. 7 00
Payable par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étude - 12
A LIÈGE

Rédacteur en chef: H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 00

Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

LES

Prochaines élections communales.

Nous avons déjà dit que si le libéralisme voulait maintenir ses positions à Liège, il devrait se résigner à faire une large place à l'élément démocratique, qui seul peut rendre au parti libéral liégeois sa popularité compromise.

Trop d'électeurs sont découragés par la politique stérile qui, longtemps, fut celle du parti, pour que l'on puisse encore compter sur le dévouement de tous, si l'on ne se décide à marcher résolument de l'avant.

Lors des dernières élections sénatoriales, il est vrai, on a remporté une grande victoire, mais, qu'on ne s'y trompe pas, cette victoire avait moins le caractère d'une approbation donnée à la politique libérale que celui d'une protestation contre le ministère de jésuites réactionnaires qui nous gouverne.

Vienne une autre élection, dans des circonstances moins critiques, et l'on verra que bien des libéraux découragés se refusent à combattre encore, sans avoir reçu des gages de la justice du libéralisme.

Ces gages, nous l'avons dit, consisteraient dans la répartition proportionnelle des mandats politiques, entre les diverses nuances du parti.

Mais, si cette mesure de justice doit suffire pour donner — à la Chambre, au Sénat, au Conseil provincial — la victoire au libéralisme liégeois, elle ne pourrait suffire pour sauver le libéralisme lors des prochaines élections communales.

Pour celles-ci, le libéralisme — ou plutôt le doctrinarisme — devra faire encore des sacrifices plus sérieux.

Il ne suffira pas, en effet, que l'association libérale fasse place, sur sa liste, à quelques progressistes, pour que les mécontentements — légitimes souvent — créés par le Conseil actuel, tombent et disparaissent. Non. Il faudra aussi — il faudra surtout — que l'association se décide à sacrifier ceux des conseillers sortants qui, trop compromis pour triompher, ne pourraient que compromettre le succès de toute la liste sur laquelle ils trouveraient place.

Sans doute, nous ne demandons pas que toute la liste soit composée de progressistes à tous crins, mais ce que nous avons le droit d'exiger, c'est que l'on ne garde pas sur cette liste, les noms de personnes connues soit par l'insuffisance, la nullité dont elles ont fait preuve au pouvoir, soit par leurs attaches avec la compagnie du gaz.

Assurément, les catholiques ne sont pas bien nombreux à Liège, mais, en revanche, les mécontents sont innombrables. Or, ce n'est pas en présentant à ces mécontents, les hommes qui ont compromis l'intérêt communal en qualité de mandataires de l'Association, ou des personnes intéressées à faire renouveler le contrat du gaz dans des conditions favorables, non à la ville, mais à la compagnie, que l'on peut espérer la victoire; s'il arrive que les électeurs liégeois n'aient à choisir qu'entre des candidats libéraux — mais incapables ou peu désintéressés — et des catholiques, ils voteront inévitablement pour les catholiques.

C'est ce résultat que l'Association doit éviter et pour cela, elle n'a qu'un moyen : faire une large place à l'élément progressiste et épurer la liste des noms qui ne seraient pour le libéralisme qu'une cause de faiblesse ou de déconsidération.

Quant aux progressistes qui ne font pas partie de l'Association, ils agiront sagement, pensons-nous, en se mettant, dès aujourd'hui, à l'œuvre pour réunir quelques candidats offrant toutes garanties au corps électoral, pour le cas — assez

probable malheureusement — où l'Association se refuserait à tenir compte de la situation faite au libéralisme par ses mandataires. La lutte, dans ce cas, s'imposerait, en dehors de l'Association, pour tous les progressistes indépendants, qui seuls, alors, pourraient empêcher les catholiques de prendre d'assaut, grâce à l'intransigence doctrinaire, la vieille forteresse libérale.

CLAPETTE.

Hier, vers trois heures de l'après-midi, le sieur S., ouvrier zingueur, qui avait assisté le matin à un enterrement, était rentré chez lui dans un état d'ivresse assez accentué, sa femme lui fit, avec un manche à balai, quelques observations.

Plusieurs voisins s'étant rassemblés sous les fenêtres du sieur S. pour jouir du spectacle de ce d-bat conjugal, M. le bourgmestre Warnant, avec le tact et l'à propos qui font de lui le modèle des magistrats municipaux, a fait prévenir la gendarmerie, qui fit soin de consigner chaque jour, afin de l'avoir toujours sous la main, en cas de besoin.

Les gendarmes se sont montrés dignes de la confiance du premier magistrat de la cité.

Au galop et le pistolet au poing, ils ont chargé les huit personnes réunies sous les fenêtres du sieur S. En un clin d'œil, l'ordre a été rétabli. Cinq personnes gisaient par terre; les trois autres avaient battu en retraite.

Quant au sieur S., premier auteur de cet incident — calmé grâce à l'énergie de M. Warnant — il s'était endormi sur une chaise avant l'arrivée des gendarmes.

Nos félicitations à M. Warnant.

La soirée de mardi.

Où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots, roule et se précipite
La joie brille dans leurs yeux,
Sans doute, l'honneur les enflamme,
Ils vont pour un assaut former leurs rangs nombreux :
Non ! ces guerriers, ce sont de simples bleus
Qui pour défendre l'ordre abandonnent leurs femmes.
Casimir DELAVIGNE.

C'est qu'ils étaient crânes, nos soldats-citoyens !

Il n'y avait pas le moindre danger, c'est vrai, mais leur ardeur était à la hauteur des circonstances.

Ah ! les émeutiers ont eu une fière idée, en ne se montrant pas ! c'est que — scrogneugnieu ! — on ne plaisante pas avec des chefs comme ceux de mardi.

Tous étaient prêts.
Le brave colonel Delheid, avait déjà préparé la harangue qu'il devait adresser aux troupes après la victoire.

Le bouillant lieutenant-colonel de Wandre depuis deux jours, dormait en grande tenue — sans plumet. Chaque nuit, il quittait sa couche capitonnée pour aller s'exercer au tir à la cible contre son voisin Charlemagne — avec lequel il a, d'ailleurs, un vieux compte à régler.

Quant au savant chef de l'état-major, l'éminent lieutenant-colonel Wauters, il avait préparé un plan de bataille qui, s'il avait pu être exécuté, aurait fait palir la réputation des Molke et des Brialmont.

Il avait notamment mijoté un mouvement tournant — par la rue Gérardrie — de toute beauté.

Malheureusement, le brave lieutenant-colonel en a été pour ses frais et est resté en plan avec son idem de bataille.

La garde n'a pas eu l'occasion de déployer son courage. Personne n'a osé bouger — tant était terrible l'attitude des gardes.

Il n'y avait, d'ailleurs, aucune animation — sauf celle produite par les badauds accourus pour admirer les gardes civiques.

Vers huit heures, cependant, on a cru qu'il allait y avoir « quelque chose ».

Deux consommateurs sortis, l'un du café anglais, l'autre de la brasserie de Munich, venaient de se former en cortège et se dirigeaient vers la place Saint-Lambert dans le but évident de tenter un mouvement.

Il y eut un moment d'indicible émotion. Quoiqu'émuës, du reste, les autorités étaient fermes.

Le lieutenant-colonel de Wandre chargeait son revolver. Wauters déroulait son plan.

M. Warnant, au téléphone, avait déjà demandé à communiquer avec le commandant des gendarmes, quant, heureusement, les manifestants s'arrêtèrent.

L'attitude énergique des chefs et des soldats les intimidait. Après deux minutes d'hésitation ils se dispersèrent; l'un entra à Bodega, l'autre au Charlemagne. L'ordre était rétabli.

Après ce pitoyable avortement de leur première tentative, les fauteurs de désordre se tinrent coi. Ils avaient compris qu'ils trouveraient à qui parler.

A dix heures les gardes étaient mis en liberté. Les uns — les favorisés — lestés d'une harangue de M. Warnant. Les autres, consolés seulement par un speech du colonel Delheid. « Gardes, leur dit ce guerrier, vous pouvez vous en aller. Seulement, tachez de ne pas traîner dans les cafés et souvenez-vous que la garde civique belge ne doit pas être composée de Polonais. »

A une heure du matin, tous les cafés étaient encore peuplés de gardes-civiques et le lieutenant-colonel Wauters expliquait son plan au patron du Trinck-Hall.

Quant à M. Warnant, comme Napoléon après le 2 décembre, il répétait d'un ton convaincu :

J'ai sauvé l'ordre !

CLAPETTE.

P.-S. — Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que M. le lieutenant-colonel de Wandre est toujours en uniforme.

Double vue.

A mon ami Félicien LARDINOIS.

Lorsqu'il eut découvert que l'amour n'est qu'un
Et la femme un joujou dont on se lasse vite [mythe
« Quel bonheur, cria-t-il, n'être plus amoureux
» Et vivre sans crampon, ce sera vivre heureux.

» Je ne roulerai plus mes yeux dans leur orbite
» Pour fasciner de loin la mignonne qu'on invite
» Un signe intelligent, un regard langoureux
» Au lieu de lui payer un bock, j'en prendrai deux.

» Je ne gaspille plus mes rentes en dentelles,
» Chiffons, bijoux. Je vais, desserrant mes bretelles,
» Bien boire, bien manger, m'engraisser comme un
[roi]

Quand il fit ces projets on partait en vacances.
Mais quand novembre vint, avec ses froids intenses,
Il trouva que, tout seul, au lit on a trop froid.

PAUL MARTINET.

Correspondance.

M. Demblon nous adresse la lettre qu'on va lire :

Monsieur le Rédacteur du Frondeur,

Bien que j'aime peu les polémiques, si courtoises qu'elles puissent être, parce qu'elles font perdre du temps sans donner de résultats sérieux, je dois cependant répondre à l'article me consacré dans le dernier numéro du *Frondeur*.

En désapprouvant mon intervention au cercle catholique, Monsieur, vous dites qu'elle ne pouvait avoir qu'un effet : enlever quelques voix à la liste libérale. C'est une erreur. Le lendemain les journaux rapportant cet incident, ont paru après l'élection. Et même sans cela, en quoi ma déclaration pouvait-elle nuire ? L'effet de ma déclaration a été un effet purement moral : j'ai saisi une occasion de prouver tangiblement, irréfutablement, que les cléricaux sont parfois moins tolérants que les doctrinaires. Cette démonstration, décisive, est un fer rouge de plus au front du doctrinarisme. En politique, à défaut d'une victoire réelle, immédiate, il ne faut jamais négliger une victoire morale. La victoire morale prépare et hâte l'autre victoire. Attachons nous d'abord à vaincre moralement le doctrinarisme, le reste ne sera qu'une question de temps.

Aujourd'hui, jugeant la situation avec un calme que je n'ai pu conserver lundi devant l'attitude révoltante du président doctrinaire, je me reconnais un tort : c'est de n'avoir pas combattu les cléricaux. Si je les avais attaqués, mon intervention eût certes été approuvée de tous. Encore, ai-je pallié cette faute en déclarant que si je ne les combattais pas, c'est que j'avais seulement entendu la fin du discours de l'orateur qui parlait à mon entrée. A quoi, M. Beck a ajouté que nous viendrions les combattre une autre fois. Chose étonnante, les rédacteurs des différents journaux de la ville qui se trouvaient là aussi n'ont pas rapporté ces paroles. Je comprends cela du *Journal de Liège* dont la vilénie est à son comble depuis

longtemps; mais des autres journaux, je ne le comprends pas...

J'éplucherais l'article que vous me consacrez, Monsieur, si je ne craignais d'être trop long. Je me borne à relever les dernières lignes où vous dites que nous donnons « trop aisément les proportions d'un événement, à des incidents peu marquants, dès le moment où ces incidents les touchent de près. » Ces lignes méritent une qualification sévère dont je m'abstiendrai, n'aimant pas d'aggraver personne. En dehors de ma révocation, citez à propos de moi un des incidents dont vous parlez; un seul ! Je pourrais, moi, citer des incidents auxquels on a souvent donné des proportions démesurées. Mais Dieu merci ! je ne suis pas cancanier.

Et d'ailleurs, puisque vous parlez d'événement, qui donc a donné une telle importance à l'incident du 7 ? C'est vous même, Monsieur et certains de vos confrères; vous surtout dont le journal est lu de tout le monde ici. Et ce que vos lecteurs ignorent, c'est que ayant vu par hasard à l'imprimerie votre article manuscrit, je vous avais demandé de ne pas m'accabler en présence des calomnies que le doctrinarisme insinue partout sur mon compte, comme d'insaisissables vipères. Je vous avais demandé si je n'avais pas encore souffert assez. Je vous avais demandé de ne pas parler de cet incident, non que je le désavoue, mais parce qu'il a eu un côté imprudent, je le reconnais loyalement, que mes ennemis, heureux de me nuire, s'efforcent de faire prendre pour une avance que j'aurais faite à ces sinistres cafards que nul n'abhorre plus que moi et que bien peu hélas ! parmi les libéraux doctrinaires, abhorrent autant que moi ! Je crois en avoir donné des preuves dans mes conférences anti-cléricales dans les campagnes et à Liège. Je vous avais donc demandé, Monsieur, de ne pas relever l'incident dans de telles conditions. Vous aviez gardé le silence sur des faits autrement graves que celui-là. C'est donc vous, Monsieur, qui avez contribué à donner de grandes proportions à cet incident; et cela, malgré mes instances justifiées.

Oui, justifiées ! car si même j'avais fait autre chose qu'une action courageuse mal interprétée, la calomnie aidant, à cause d'une omission regrettable, si j'avais commis une faute réelle, je dois le dire, aujourd'hui qu'on me suspecte : ce que j'ai enduré pour la démocratie, me donnerait encore droit à quelque indulgence. Me vendre ! car on l'a dit... Mais je l'aurais fait après ma révocation : le catholicisme m'eût accueilli bras ouverts si j'avais voulu, chose facile, jouer à l'enfant prodige. Si j'avais voulu me vendre, j'aurais accepté les avances que le doctrinarisme m'a faites avant de me frapper. J'ai préféré la souffrance et la misère à la honte. Est-ce pour cela qu'on m'accuse aujourd'hui ?

Eh bien, oui, chose incroyable, c'est pour cela même. Je me sens plein d'amertume et de tristesse en écrivant ces lignes. Tout le dégoût que la plupart des hommes m'inspirent, je le sens soulever mon cœur. Je n'ai pas seulement contre moi les cruautés doctrinaires et les perfidies cagotes, mais encore la sourde hostilité de quelques progressistes indécis qui, loin d'être en guerre, sont en coquette avec les ignominies conservatrices, qui feignent la bouderie afin de se faire désirer, qui mesurent leur enthousiasme à l'aune de leur intérêt et leur programme à la situation conservatrice qu'ils visent. Ceux-là aussi, je les géais. Non pas, je l'ai dit souvent, que je veuille devenir un homme politique, mes rêves sont ailleurs; mais, s'ils n'ont pas à craindre de moi la concurrence, ma franchise catégorique, l'ardeur désintéressée de mes convictions, mon silencieux dédain en présence de leur spéciosisme calculateur que j'ai souvent l'occasion de voir de près, tout cela, d'autres choses encore, font que je suis là devant eux comme une conscience vivante, muette et méprisante.

Ceux-là, je l'ai su, n'ont pas été les moins acharnés contre moi. Ils ont le plus contribué à me nuire. Le public ignore tant les mesquineries honteuses de la politique !

« M. un tel, progressiste pourtant, le blâme aussi, vous voyez bien... »

Ah ! ce que j'ai vu feindre de vertueuses indignations ! Et par qui ! Je ne veux pas dire ici tout ce que je pense. Je parlerai plus tard dans un livre révélateur. Aujourd'hui, je soulève seulement un coin du voile, juste assez pour me défendre et non pour mendier la sympathie de ceux qui me l'auraient retirée. Je n'ai jamais menti. La sympathie du public m'a touché plus qu'on ne pensera jamais. Si le public me la retire, j'en serai non moins affecté, parce que cette sympathie, pour inutile qu'elle soit à mes



HIER GENDARME,

GARDE CIVIQUE
AUJOURD'HUI

QUAND LE VERRONS NOUS

POMPIER ?

MARCATHIQU